Panikos PANAYI, *Migrant City. A New History of London*

New Haven, Londres, Yale University Press, 2020, 448 p.

Katerina Seraïdari

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/65304>
DOI : 10.4000/assr.65304
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 4 décembre 2021
Pagination : 380-382
ISBN : 9782713228735
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Katerina Seraïdari, « Panikos PANAYI, *Migrant City. A New History of London* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 196 | octobre-décembre 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 13 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/65304> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.65304>

Ce document a été généré automatiquement le 13 février 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Panikos PANAYI, *Migrant City. A New History of London*

New Haven, Londres, Yale University Press, 2020, 448 p.

Katerina Seraïdari

RÉFÉRENCE

Panikos PANAYI, *Migrant City. A New History of London*. New Haven, Londres, Yale University Press, 2020, 448 p.

- 1 Ce livre, qui examine la manière dont les différentes vagues d'immigration depuis l'invasion romaine ont forgé la ville de Londres, est sorti au moment où le Brexit entrait dans sa phase finale ; mais peu de choses, si ce n'est une petite référence à la page 178, renvoient à ce bouleversement historique. La raison pour ce désintérêt à l'égard de l'actualité est simple : l'auteur essaie en permanence de circonscrire les contours de son objet d'étude qu'est la ville de Londres, et Londres a voté contre le Brexit ; il s'intéresse donc plus à la hausse des prix de l'immobilier londonien après les années 1980 et à son impact sur l'ascension sociale des migrants qu'à un événement géopolitique majeur comme le Brexit. Ce choix méthodologique est indicateur de la rigueur qui définit l'analyse.
- 2 Il n'est donc pas étonnant que le premier chapitre soit dédié à l'unicité de Londres qui, du XVIII^e et jusqu'au début du XX^e siècle, est la plus grande ville au monde d'un point de vue démographique et économique ; pendant cette période, elle est aussi le plus important port européen, le plus grand centre de production industrielle en Europe et le cœur de l'Empire britannique. Londres pourrait donc être considérée alors comme « la capitale du monde » (p. 4-6). Son développement progressif et constant explique la force d'attraction qu'elle exerce sur tous ceux qui rêvent d'une vie meilleure. Dans une certaine mesure, Londres est présentée comme une alternative européenne au « rêve américain » : cette idée reste pourtant implicite et aucune comparaison de ce genre n'est établie, si ce n'est pour souligner occasionnellement les différences entre les deux

modèles (concernant, par exemple, l'absence d'un ghetto hyperségrégé « à l'américaine » dans la capitale britannique, p. 46).

- 3 Alors que la ville est pensée dans son ensemble, deux parties du tissu urbain sont privilégiées dans l'analyse, car caractérisées depuis des siècles par une « super-diversité » (notion de Steven Vertovec auquel le livre revient à différentes reprises) : il s'agit d'East End et de Soho. La première est définie par sa proximité d'une part avec les docks londoniens, où des marins de différentes origines cohabitent ; et d'autre part avec la City – ce qui explique pourquoi des immigrants, comme les Allemands (spécialisés dans le raffinage du sucre jusqu'au début du ^{xx} siècle) et les Juifs (qui travaillent dans le textile), la choisissent comme lieu de résidence. L'auteur parvient à ne jamais donner une image idéalisée des conditions de vie ou de travail. Ainsi, pendant les années 1970, l'East End a été le point nodal pour les activités de l'extrême droite britannique (p. 177). En conséquence, cette partie londonienne est aussi devenue le terrain d'action du mouvement antiraciste, ce qui a permis aux Bangladais (massivement installés dans le quartier de Spitalfields après 1945) de créer une « Banglatown » sécurisée pour eux et leurs enfants dans un premier temps, puis de la transformer progressivement en attraction touristique (p. 42, 154). C'est aussi à East End que les Juifs vendaient du poisson frit depuis le début du ^{xix} siècle : si le poisson frit est resté une nourriture typiquement juive jusqu'au milieu du ^{xix} siècle, le plat emblématique des *fish and chips* sera progressivement créé à partir de cet ingrédient central (p. 234, 251). L'East End a vu des migrants y prendre racine depuis l'arrivée des Huguenots. Soho a joué le même rôle et pour une durée de temps aussi longue, mais l'image qu'on lui associe n'est pas celle de la pauvreté (comme avec l'East End) mais celle du cosmopolitisme (p. 316). Soho a été le lieu de naissance des restaurants étrangers à Londres, puisque c'est là qu'avant 1914 se concentraient les petits commerces français et italiens (p. 52, 236). Pendant les années de l'entre-deux-guerres, qui ont été marquées par l'arrivée du jazz américain, Soho devient le centre de l'effervescence musicale (p. 284).
- 4 L'organisation du livre est plus thématique que chronologique, ce qui a pour conséquence un certain manque de clarté, dans quelques passages, en ce qui concerne les périodes historiques et leur succession. Mais ce choix méthodologique a, sans doute, été le meilleur, vu la richesse des sujets traités. Trois chapitres (*Ghetto and Suburb*, *Cheap Labour* et *The International Bourgeoisie*) se focalisent sur la question des classes sociales et ouvrent le spectre du plus petit (les mendiants et les musiciens de rue) au plus grand – comme les élites marchandes et les armateurs grecs qui gardent leur distance par rapport à un autre groupe grécophone et orthodoxe qui s'installera à Londres après 1945, les Chypriotes grecs souvent d'origine rurale et bien plus pauvres (p. 127). Panikos Panayi est, lui-même, fils d'un immigré grec chypriote qui s'est installé dans l'East End en 1958. Quelques histoires plus personnelles concernant sa propre famille et son propre parcours, surtout dans l'introduction et la conclusion, enrichissent ce livre qui, à côté des sources historiques, s'appuie également sur des récits de vie tirés de biographies publiées.
- 5 Si la question de la classe sociale différencie l'immigré de l'expatrié, d'autres chapitres traitent de l'organisation sociale : la vie économique (*A city of hawkers, shopkeepers and businessmen*), la vie familiale (*Racists, friends and lovers*), la vie politique (*Racists, revolutionaries and representatives*) et la vie religieuse (*Christians, Hindus, Jews, Muslims and Sikhs*). Le chapitre sur la religion analyse comment les migrants ont construit leurs premiers lieux de culte mais aussi des organisations de charité et d'enseignement. Les

Anglo-Juifs, Ashkénazes et Séfarades, ont été des pionniers dans ce domaine, puisqu'ils ont créé ce type de « structures bureaucratiques » dès le XVIII^e siècle (p. 201) ; au XIX^e siècle, ils ont même mis en place une cour juive (*Beth Din*) qui interprétait la loi et les rites et arbitrait les disputes familiales et d'autres affaires (p. 211). En revanche, la communauté catholique a mis du temps à s'organiser, étant donné l'interdiction qui a frappé le culte catholique jusqu'en 1791 : les immigrants irlandais de l'époque n'avaient donc d'autre option que de se rassembler dans des *mass-houses* clandestins (p. 202). Après la deuxième Guerre mondiale et l'arrivée massive des Irlandais, les églises étaient si remplies chaque dimanche que les femmes seules y entraient et les hommes restaient à l'extérieur, obligés de s'agenouiller sur le trottoir (p. 209). Cette image, qui rappelle ce qui se passe actuellement dans certains endroits autour du culte musulman, montre comment certaines pratiques sont plus liées au phénomène migratoire lui-même (c'est-à-dire à la concentration et la visibilité d'une population étrangère dans un quartier) qu'à la spécificité d'une religion (censée « envahir » l'espace public, selon les réactions xénophobes). Autrement dit, l'anticatholicisme d'après-guerre et l'islamophobie d'aujourd'hui constituent des phénomènes comparables. La comparaison entre les deux groupes peut s'étendre dans un autre domaine, celui de l'opposition armée en cas de radicalisation : en effet, les Islamistes et les Irlandais radicaux ont été, tous deux, impliqués dans des opérations terroristes qui ont secoué la capitale britannique (p. 188). Le grand mérite d'une telle étude est cet élargissement de perspective, qui révèle que ce qui paraît nouveau et problématique dans le présent n'est, en fait, qu'une répétition de ce qui a déjà eu lieu dans le passé avec d'autres groupes.

- 6 Le chapitre sur la religion est suivi par un chapitre sur la nourriture – transition appuyée par la question du kasher, dont la consommation est en déclin depuis 1945. Si, en règle générale, chaque nouvelle vague de primo-arrivants conduit à une « revigoration dévotionnelle », force est de constater une sécularisation progressive de la population juive depuis l'après-guerre (p. 218-221). Cette section insiste également sur le rôle indispensable que les immigrants ont joué dans la restauration londonienne.
- 7 Avec les deux derniers chapitres qui s'intéressent au sport et à la musique, le livre s'attache au domaine des loisirs. Pour montrer la place des immigrants dans la boxe et le football, l'auteur examine non seulement le parcours des sportifs, mais aussi celui des coaches, des fans et des propriétaires de clubs, s'attaquant ainsi à toutes les facettes de ce champ social. Il pose la question de savoir pourquoi les Asiatiques sont les grands absents dans ce domaine, mais aussi pourquoi les footballeurs noirs (de plus en plus présents dans les matchs après la globalisation du football qui a commencé dans les années 1980) ne deviennent pas des coaches, une fois leur carrière en tant que joueurs professionnels terminée. Il critique ainsi le fait que le footballeur noir, tant apprécié pour ses talents sportifs, ne se voit pas encore attribuer un poste de direction.
- 8 Le dernier chapitre sur la musique est également passionnant. Alors que les immigrants allemands considéraient au XIX^e siècle que l'Angleterre était une « terre sans musique » (p. 283), le pays a bénéficié d'un « transfert culturel » grâce aux migrants qui apportaient leurs sonorités et leur savoir-faire. Ce « transfert culturel » (notion que l'auteur utilise aussi pour le domaine de l'alimentation) – qu'il soit question de la musique gospel, du calypso, du reggae ou du rap – a fini par faire de Londres une « capitale musicale globale ». Dans ce cas aussi, l'auteur analyse les musiciens, les orchestres militaires, les organisateurs de concerts, les artisans qui construisent des instruments de musique, les propriétaires de clubs et de studios d'enregistrement.

- 9 Pour conclure, ce livre montre comment une ville comme Londres, par les origines diverses et les trajectoires de ses habitants, acquiert une dimension englobante qui défie les frontières et qui oppose à la fermeture sécuritaire l'ouverture de la créativité et du métissage.